

## 19. Considération chrétienne

En suivant les traces des Pères de l'Église, saint Benoît a christianisé la considération, il a christianisé le désir. Les païens ont subi la soif de leur cœur suscitée par la beauté des étoiles comme une nostalgie indéterminée qui allait se perdre avec le regard dans l'espace étoilé. Dans leur cœur restait seule la tristesse de ne jamais pouvoir rejoindre les étoiles. Avec l'incarnation de Dieu, non seulement les étoiles sont venues à nous, mais Celui qui les crée, qui les compte et les appelle par leur nom (cf. Ps 146,4). C'est pourquoi la considération, le désir se « christianisent » quand le regard se tourne vers le Christ, est tendu à fixer le Verbe incarné, l'Emmanuel.

La christianisation des termes religieux païens, comme justement les mots « considération » ou « désir », est comparable à la transformation des temples païens en églises chrétiennes. Pour illustrer cette dernière, saint Grégoire le Grand nous raconte un épisode significatif de la vie de saint Benoît. Quand saint Benoît est arrivé au lieu où devait s'élever plus tard le monastère du Mont Cassin, il y trouva un temple et un autel dédiés à Apollon. Saint Benoît détruisit la statue et l'autel et les remplaça par des sanctuaires dédiés aux saints Martin et Jean Baptiste (*Dialogues* II, cap.8). Le temple et le lieu consacrés à la divinité païenne de la beauté hédoniste, orgueilleuse qui veut être admirée mais ne regarde personne, sont remplacés par des oratoires, l'un dédié à saint Martin, le saint de la charité, le saint qui a vu le pauvre et en a pris soin, le saint du partage avec le pauvre, et l'autre à saint Jean Baptiste qui a vécu pour montrer Jésus, pour diminuer afin que le Christ puisse grandir. Saint Martin et saint Jean Baptiste sont justement les saints qui renversent les valeurs de la culture païenne en mettant le Christ au centre, en dirigeant la considération et le désir des astres, ce désir que l'univers suscite en nous, vers Dieu qui s'est fait homme pour nous aimer jusqu'à la mort sur la Croix.

Comme le temple d'Apollon, le mot « considération » a été « converti » du paganisme au christianisme en étant mis au service du Christ, orienté vers le Christ. Et sans en diminuer, même en accentuant l'espace infini vers lequel il est tendu, car Jésus est plus grand et plus merveilleux que les étoiles, Lui qui les a créées, qui nous les a données, Lui qui est l'origine et la fin de toute beauté, de toute splendeur et de notre cœur capable de désirer l'infini.

Dans le traité *De la considération au Pape Eugène*, saint Bernard fait une distinction entre la contemplation et la considération. Il écrit : « Je définirai volontiers la contemplation, une intuition claire et certaine des choses par l'œil de l'esprit, ou, en d'autres termes, l'acte par lequel l'esprit embrasse une vérité connue, indubitable. Quant à la considération, je dirai que c'est un effort de la pensée, une application de l'esprit à la recherche de la vérité – *consideratio autem intensa ad vestigandum cogitatio, vel intensio animi vestigandis verum.* » (*De consideratione* II,II,5)

La considération est donc le désir et la tension de l'âme humaine à la recherche de la vérité. La considération est une recherche intense.

Ce sens d'intense recherche, nous le trouvons déjà chez saint Benoît quand il nous demande de « considérer la fragilité » de notre prochain le plus faible et pauvre. S'il utilise ce terme de recherche de l'infini pour regarder le frère ou la sœur dans le besoin,

il le fait parce que l'Évangile nous révèle qu'en eux, le Christ est présent et attend notre attention et nos soins. La considération païenne se christianise parce que l'Infini s'est fait chair, s'est fait homme et désormais se trouve essentiellement là où l'homme a faim, a soif, est étranger, nu, malade, en prison, comme Jésus nous l'enseigne par sa description du Jugement dernier dans l'évangile de Matthieu (Mt 25,31-46). Saint Benoît a cette conscience chrétienne, évangélique de l'infini et, en conséquence, de notre désir de plénitude. Nous ne pouvons désirer et accueillir l'infini que dans la miséricorde avec laquelle nous traitons le Christ dans le prochain. Dans notre prochain le Christ est devenu proche, il nous touche et demande notre attention. Comme je disais, Jésus Christ est plus grand, plus beau, plus lumineux, plus merveilleux que les astres, et il est venu pour que nous puissions vraiment le posséder, pour que nous puissions vraiment et réellement posséder l'infini que notre cœur désire. Mais il nous a comme dépassés par le bas, il nous attend par terre, là où gît le frère qui est tombé, blessé, malade, fragile.

Dans la scène du Jugement dernier de Matthieu 25, tant les élus que les damnés s'étonnent de la parole du Roi et demandent : « Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu... ? » (Mt 24,37.44) Tout commence par un regard. On peut voir et passer outre sans se laisser toucher par la misère de l'autre. On peut voir et s'arrêter, se faire le prochain comme le bon Samaritain (Lc 10,25-37), et alors on découvre avec stupeur que dans le frère souffrant était le Christ, étaient les étoiles, le destin ultime de la vie.

Mais si Jésus nous raconte cette parabole, si saint Benoît nous rappelle que le Christ est dans le malade, dans l'hôte, dans le pauvre, c'est pour que nous ne perdions pas cette occasion, aucune occasion nous offrant la plénitude dans la rencontre avec Lui. Dans la parabole, les élus et les damnés découvrent à la fin qu'ils ont rencontré le Christ, qu'ils l'ont servi ou négligé. Mais nous sommes évangélisés par l'Église, par saint Benoît, par d'autres saints comme Mère Teresa de Calcutta. Nous sommes donc sollicités non seulement à reconnaître le Christ quand nous le rencontrons par hasard, mais nous devons le chercher, le considérer, appliquer « l'esprit à la recherche de la vérité », comme l'écrit saint Bernard, pour aller à la rencontre du Christ caché dans la misère du prochain.

La « *pia consideratio* » à l'égard des fragiles est une recherche active du Christ, une recherche consciente, un acte de foi et d'amour. Pour cette raison la considération du besoin de miséricorde des frères et sœurs n'est pas une activité temporaire prévue à une heure fixe, un hobby à côté de notre travail ou de notre vocation, mais nous devons nous y exercer sans cesse : « *Consideretur semper in eis imbecillitas* – on aura donc toujours égard à leur faiblesse » (RB 37,2).

Nous savons que nous n'avons pas en nous cette attention constante, comme il n'y a pas en nous la prière perpétuelle, le silence ininterrompu, l'écoute continue de la parole de Dieu. La Règle nous est donnée précisément pour grandir en tout cela. La « *pia consideratio* » est une vertu qui doit grandir en nous, sur laquelle nous devons travailler, travailler ensemble, en communauté, avec l'aide des supérieurs, avec l'aide de la parole de Dieu, des sacrements, de la prière, pour que s'épanouisse en nous la miséricorde et avec elle la ressemblance avec le Père qui est notre perfection en Christ, car l'Évangile nous révèle que nous sommes parfaits comme le Père quand nous sommes miséricordieux comme Lui (cf. Mt 5,48 ; Lc 6,36).